Les enfants de la guerre

Naître d'un amour entre ennemis



Travail de maturité

Présenté par Danielle Fehr

Soutenu par Philipp Schönenberger

Remis le 4 février 2013

Kantonsschule am Burggraben St. Gallen

« Il faut connaître le passé pour comprendre le présent. »
Carl Sagan

Table des matières

1	Prologue
2	Introduction
3	La Seconde Guerre mondiale
3.1	Les nations se mélangent6
3.2	Les Allemands s'installent
4	Des liaisons entre les ennemis
4.1	L'amour naît9
4.2	Les futurs parents se rencontrent
4.3	Tomber enceinte
5	Après la guerre
5.1	Les femmes tondues
5.2	Les commissions d'épuration
6	Le destin de Jean
6.1	Le coup de foudre
6.2	La vie de Jean
6.3	Interview avec Jean
6.4	La recherche du père allemand25
7	Epilogue
8	Remerciements
9	Annexes
10	Bibliographie
11	Déclaration sur l'honneur

1 Prologue

Je me promène dans les rues de Caen, munie d'un enregistreur, d'un bloc-notes et d'un stylo. Le ciel est couvert, même si on est en plein été – c'est typique pour cette ville normande. Je regarde les gens qui sont en route et dès que je croise quelqu'un qui n'a pas l'air d'être pressé, je m'approche, je me présente et je leur parle de mon intention d'apprendre davantage sur les enfants de la guerre. Beaucoup de gens ne me laissent même pas la possibilité de me présenter et ils s'en vont sans m'avoir écoutée. Heureusement, je réussis à dialoguer avec une dizaine de personnes âgées de 29 à 89 ans. Tous ces gens savent encore qui sont les enfants de la guerre et je remarque que ceux-ci font toujours partie de l'identité des régions occupées pendant la guerre. Encore aujourd'hui, leurs histoires relèvent de l'esprit collectif. Elisabeth*, 80 ans, ne me laisse presque plus partir. Pendant notre entretien, elle souligne qu'il faut avoir vécu la guerre pour comprendre le comportement des gens à l'époque. À la question de savoir si elle considère les mères françaises des enfants de la guerre comme des traîtresses ou des collaboratrices, elle répond que c'étaient des femmes amoureuses et que les soldats avaient envie de faire l'amour avant de mourir dans les combats. Elisabeth ajoute : « Sur le coup, les gens les ont prises pour des collaboratrices, elles ont été tondues après la guerre. Il y a eu des règlements de comptes. Mais il y a eu aussi l'inverse : en Allemagne, il y avait des soldats français qui étaient prisonniers et qui ont eu des enfants avec des Allemandes. » Une autre réponse très nuancée vient de Jeanne*, 77ans : « Si c'était de l'amour, on n'a pas à les juger. Bien sûr qu'il y en avait quelques-unes qui étaient vraiment des collaboratrices. Elles étaient d'accord avec le régime allemand parce qu'il a remis de l'ordre. Il y avait aussi des prostituées qui ont gagné leur vie en couchant avec l'ennemi. Beaucoup de femmes ont été rasées, elles ont subi un traitement injuste. Mais je pense que c'était aussi un acte anti-femmes et non pas uniquement à cause des Allemands. C'était de la méchanceté. »

Je passe des parents aux enfants et je veux connaître les problèmes principaux que rencontraient les enfants de la guerre. De l'avis des passants, ils subissaient surtout des insultes à cause de leurs origines. En outre, ils avaient souvent des difficultés à s'intégrer, ils étaient rejetés et ils souffraient de l'absence de leur père. D'après les personnes interrogées, les enfants ne méritaient pas ces mauvais traitements parce qu'ils n'étaient pas responsables de la relation de leurs parents. Ce n'est que Louise*, 89 ans, qui a une opinion totalement opposée : « Je ne crois pas qu'ils aient eu des problèmes, à l'époque. Ils n'étaient ni insultés ni

montrés du doigt. » Je lui pose encore une fois la question pour être sûre d'avoir compris son affirmation, mais elle maintient son avis.

Une autre constatation assez intéressante, c'est qu'à Caen, il semble régner le consensus qu'aujourd'hui, il est trop tard pour améliorer la situation des enfants de la guerre. Benoît*, 61 ans, qui se montre brusque et peu bavard pendant la conversation, résume les paroles des autres : « Les enfants de la guerre, ils sont adultes maintenant, donc on n'a plus rien à faire. C'est à eux de s'adapter. » Comme les autres, Jeanne pense qu'on ne peut plus rien faire pour les enfants nés durant la Seconde Guerre mondiale, pourtant elle suggère : « Il faut changer l'avis de la société petit à petit. C'est important, surtout pour les générations suivantes. Mais pour ces enfants de la Seconde Guerre mondiale, le mal est fait. Certains font un lien avec l'Allemagne et s'ils ont envie d'en parler, on les écoute. Mais c'est du passé, même si encore aujourd'hui, cela peut rester un problème pour les descendants, pour les petits-enfants s'ils s'aperçoivent que leur père ou grand-père était un Allemand mal vu. » Avant de les remercier et de les laisser continuer leur chemin, je demande aux passants s'ils pensent qu'il est nécessaire de faire connaître l'histoire des enfants de la guerre au public. Tandis que la moitié des gens questionnés pensent que cela est fondamental, les autres sont plutôt d'avis que cela n'est pas essentiel ou déjà fait. « On l'a déjà fait, ça suffit. En France, il y avait plusieurs reportages bien faits sur France 5. Mais je pense que ça suffit, il ne faut pas en rajouter. Bien sûr qu'on pourrait faire des études psychologiques sur 50 pages, mais je pense que c'était dû au racisme et à l'antiféminisme », dit Jeanne. Moi, je suis plutôt de l'avis de Geneviève*, 61 ans : « Oui, parce qu'on peut apprendre de l'histoire. »

2 Introduction

Naître pendant un temps de destruction, de haine, de restrictions et de peine. C'est naître pendant la guerre. Dans mon travail de maturité, je désire parler des enfants de la guerre. Plus précisément : des enfants nés d'une mère française et d'un père allemand pendant la Seconde Guerre mondiale. Comment suis-je tombée sur ce sujet encore tabou il y a une dizaine d'années ? En raison de mon amour de la langue française, il s'imposait de faire mon travail en français et après avoir décidé de faire un travail sur l'époque de la Seconde Guerre mondiale, j'ai dû trouver un sujet bien précis. La première idée qui m'est venue à l'esprit, c'était la Résistance. Des hommes et des femmes qui ont lutté pour leur liberté, pour leur pays et leurs familles, qui ont résisté à l'Occupation et qui se sont battus pour ne plus être soumis. Pourtant, il existe des milliers d'études sur ce sujet et il ne me serait resté plus qu'à les trouver et à les analyser. Lorsque j'ai entendu parler des enfants de la guerre, j'ai tout de suite été frappée par leur sort : des existences pleines de douleur, des hommes et des femmes toujours à la recherche de la vérité, des retrouvailles émouvantes, des déceptions accablantes. Le destin de milliers d'enfants, souvent cachés et refoulés à cause de la honte. Ce que j'ai appris m'a choquée et fascinée en même temps. Du fait de la rareté des documents abordant ce thème, l'idée de faire mes propres enquêtes m'a paru évidente. Il ne me prenait donc pas longtemps pour prendre une décision. Mon but, c'était de mieux connaître ces histoires touchantes et de répondre aux questions suivantes: comment les liaisons entre ennemis étaient-elles possibles? Et dans quelle mesure les circonstances de leur naissance ont-elles influencé la vie des enfants de la guerre? En plus, la situation actuelle m'intéressait et pour cette raison, j'ai également pris en compte l'avis du public. Ma motivation était immense, j'avais la possibilité d'assouvir ma curiosité et de faire toutes sortes de recherches. Pour commencer, j'ai essayé d'entrer en contact avec les deux organisations unissant et s'occupant des enfants de la guerre. L'une d'elles, *Cœurs sans Frontières*, s'est montrée très serviable et grâce à elle, il a été possible d'arranger un rendez-vous avec Jean. J'ai donc eu la chance de pouvoir mener un entretien avec un enfant de la guerre, d'écouter non seulement son histoire, mais encore de lui poser des questions auxquelles il a répondu avec passion et patience. Étant en France, j'ai profité de mon temps libre pour faire un sondage à Caen. Cela m'a permis de connaître l'opinion du public français à propos du traitement des enfants de la guerre et des liaisons entre les Françaises et les Allemands durant la guerre. En outre, j'ai visité plusieurs lieux ayant été le théâtre de la Seconde Guerre mondiale de même que des mémoriaux, ce qui m'a permis d'avoir une vue plus globale et personnelle des événements martiaux.

Les études *Naître ennemi* de Fabrice Virgili et *Enfants maudits* de Jean-Paul Picaper et Ludwig Norz m'ont inspirée et ont été d'une grande aide pour mon travail. Grâce aux documentaires *Enfants de Boches* de Christophe Weber et *betrifft. Besatzungskinder* de SWR, j'ai pu entrer dans la vie de plusieurs personnes concernées. Je recommande vivement ces documents à toute personne s'intéressant aux destins des enfants de la guerre.

La plupart des noms dans ce travail ont été changés pour que l'anonymat et la sphère privée des personnes mentionnées soient protégés. Les noms fictifs sont marqués d'un astérisque (*) pour indiquer le changement.

3 La Seconde Guerre mondiale

Aux origines des enfants de la guerre, il y a toujours un conflit entre des nations ou des groupes ayant des buts différents. Il faut attacher de l'importance au fait que pendant toutes les guerres de l'histoire humaine, des ennemis ont eu des relations sexuelles et que parfois, elles ont donné naissance à des enfants. Depuis que l'homme est sur terre, il existe des histoires d'amour cachées et interdites.

La guerre dont j'aimerais parler plus en détail a éclaté en 1939 – la Seconde Guerre mondiale. Quand on parle de cette dernière, c'est à Adolf Hitler que l'on pense ; au racisme, au national-socialisme et au fascisme. Le but de l'homme avec la fameuse moustache était de régner sur le monde entier et de construire un empire allemand se constituant des Aryens « de race pure ». Dans son œuvre *Mein Kampf*, il a développé ses idées. Son nationalisme surdimensionné prônait le concept que « soit l'Allemagne deviendra la puissance mondiale, soit elle n'existera plus »¹. En 1933, Hitler prend le pouvoir et six ans plus tard, le Royaume-Uni et la France déclarent la guerre à l'Allemagne.

3.1 Les nations se mélangent

Seulement dix-huit mois après la déclaration de guerre le 3 septembre 1939, Hitler domine militairement l'Europe. La Pologne, la Finlande, le Danemark, la Norvège, la Belgique et les Pays-Bas sont conquis ; maintenant, c'est au tour de la France. Il ne faut que six semaines pour qu'elle s'effondre et l'armistice est signé le 22 juin 1940.²

La guerre entraîne un immense mouvement d'hommes. Les soldats allemands entrent dans le pays et les Français qui n'ont pas encore fui l'ennemi courent. La panique se répand, la Première Guerre mondiale n'est pas encore oubliée. Les Allemands sont considérés comme des bêtes, des monstres. Cela n'étonne pas : pendant l'offensive allemande de l'été 1914, des milliers de civils furent fusillés, 25 000 déportés. Les atrocités allemandes sont donc bien connues. Mutilations et violences sexuelles sont à l'ordre du jour – au moins c'est ce que les Français pensent.³ Il est clair qu'il vaut mieux fuir tout de suite devant ce danger !

_

¹ Schweizer Geschichtsbuch, Band 3, p. 184s. Traduction: Deutschland wird entweder Weltmacht oder überhaupt nicht sein.

² La Seconde Guerre mondiale pour les nuls, p. 103.

³ Naître ennemi, p. 18.

3.2 Les Allemands s'installent

Pendant presque cinq ans, la France est occupée par les Allemands. Au début de la guerre, le régime de Vichy au sud du pays est en zone libre. A partir de novembre 1942, les soldats s'installent aussi de ce côté de la ligne de démarcation qui divise la France.⁴ A l'opposé de la Première Guerre mondiale, les Allemands veulent faire figure d'hommes corrects. D'un côté, c'est un acte propagandiste, de l'autre, ils n'ont pas la volonté de se venger. Du fait qu'il n'y a pas eu de longue guerre avec beaucoup de victimes allemandes, ils n'aspirent pas à punir les Français pour les morts qu'ils ont causés.⁵ Hitler donne l'ordre aux soldats de se comporter

impeccablement : « Après l'achèvement de la campagne de France par notre victoire, j'attends de la Wehrmacht qu'elle remplisse ses tâches en tant qu'armée d'occupation dans un esprit tout aussi irréprochable. J'ordonne à tous les membres de la Wehrmacht de faire montre de la retenue, qui est celle d'un soldat allemand, dans leurs rapports avec la population des territoires ennemis occupés. [...] Qui s'adonne à l'ébriété ne peut bénéficier de circonstances atténuantes. [...] Dans les cas graves, une mort infamante doit leur être donnée, conformément à la loi. »⁶ On ne veut pas que les opprimés se révoltent — alors quoi de plus facile que de déguiser les oppresseurs en protecteurs ?

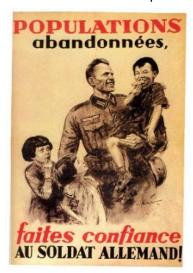


Image 1: Affiche montrant la propagande en faveur des soldats allemands

⁴ Enfants maudits, p. 236.

⁵ Idem., p. 214s.

⁶ Idem., p. 226.

4 Des liaisons entre les ennemis

Bien que les relations sexuelles entre les Allemands et les Françaises soient jugées indésirables par l'Etat allemand, il y en a des milliers. Il est inévitable que les Allemands – seuls dans un pays étranger, célibataires ou loin de leurs épouses – ne restent pas abstinents pendant leur séjour en France. Mais pourquoi veut-on empêcher ces contacts affectueux ? N'amélioraient-ils pas la compréhension et le dialogue entre les deux pays et ne rendraient-ils pas ainsi l'occupation plus facile ? Ne s'oppose-t-on pas moins volontiers à une personne qu'on aime ?

Il existe deux raisons pour la décision de l'Etat allemand. Premièrement, on veut conserver la pureté raciale des Aryens. D'après les idées racistes des nazis, le métissage est un acte de contamination de sang. La deuxième raison, c'est qu'on veut garder intact le moral des troupes. Les maladies vénériennes qui pourraient résulter des actes sexuels porteraient atteinte à l'état sanitaire de l'armée. En effet, des soldats malades ne seraient plus très utiles en temps de guerre.

Puisqu'on sait que l'homme doit satisfaire ses désirs, on contrôle les relations sexuelles en construisant des maisons closes réservées aux Allemands. Les prostituées sont strictement examinées et pour chaque visite, il faut remplir une fiche avec le nom de la femme de même que la date et l'heure exacte du rapport sexuel. Les femmes en dehors des maisons closes sont considérées comme des « sources de contagion possible »⁸. Si elles sont vues avec des soldats allemands, on les soupçonne de prostitution clandestine et c'est pour cette raison-là que la police militaire allemande les poursuit avec diligence.⁹

Par contre, les soldats allemands ont l'ordre de se comporter poliment et il ne leur est pas interdit de parler à une Française dans la rue, de l'inviter dans un bar, de faire une promenade, voire de loger dans une chambre d'hôtel avec elle. ¹⁰ La politique de l'Etat allemand est alors assez contradictoire.

⁹ Idem., p. 38, 41.

⁷ Naître ennemi, p. 37.

⁸ Idem., p. 41.

¹⁰ Idem., p. 54.

4.1 L'amour naît

Cette partie tient à montrer de manière très générale l'attitude de certains Allemands envers les Françaises et inversement. Les opinions décrites ne sont pas valables pour tous les hommes et femmes ; elles veulent simplement montrer des raisons possibles pour les liaisons qui se sont formées. Certes, l'amour connaît ses propres règles qui ne sont pas toujours accessibles à notre esprit, mais les préjugés et les idées de l'époque influençaient sûrement le comportement envers les étrangers.

L'image que les Allemands ont de la Française oscille entre fascination et répulsion. C'est une ennemie non-aryenne, mais elle est d'une telle beauté! On la considère comme superficielle, pourtant elle est exotique et très attirante. En outre, aux yeux des Allemands, les Français ont une vie sexuelle très intense. Beaucoup de soldats allemands n'ont jamais quitté leur pays auparavant. Ces femmes – en général plus fines que les Allemandes et avec un style français – attirent les regards des soldats. Pour eux, c'est un conflit intérieur entre leur désir et l'idéologie nazie, ce qui renforce l'attirance des femmes « interdites ». En outre, les soldats étant loin de chez eux sont heureux de connaître un peu de réconfort et d'amour.

Alors que les hommes français sont considérés comme des hommes incapables de défendre leur pays, les soldats allemands sont des vainqueurs. Les jeunes hommes avec leur comportement impeccable, habillés d'uniformes chics, sollicitent la convoitise de certaines Françaises. Il y en a aussi beaucoup qui sont indifférentes ou même hostiles envers les occupants. Contrairement à elles, Léa Rouxel tombe amoureuse de l'ennemi. « Celui qui lui rend cet aimable service est beau. Son uniforme de la Wehrmacht lui va comme un gant. Il a de bonnes manières et il est instruit. »¹² Ce bel homme vient de lui proposer un travail. Par ce geste, il affiche un autre aspect des Allemands: ils dirigent le pays, c'est-à-dire qu'ils sont puissants et influents. Un autre argument en faveur des Allemands, c'est qu'ils disposent de plus de nourriture que les Français. On peut alors parler d'un intérêt matériel qui influence les Françaises. De surcroît, bien des hommes français sont loin de chez eux: soit emprisonnés en Allemagne, soit stationnés quelque part pour des raisons militaires. Par conséquent, le soldat allemand peut paraître une bonne alternative pour la femme française.

¹¹ Naître ennemi, p. 26ss.

¹² Enfants maudits, p. 30.

¹³ Idem., p. 240.

4.2 Les futurs parents se rencontrent

Pendant ce temps d'insécurité de la Seconde Guerre mondiale, de nombreuses rencontres entre Françaises et Allemands se produisent. En raison de la guerre, on ne sait pas si c'est la dernière journée de sa vie que l'on passe. Cela renforce l'envie de vivre des jours heureux, de profiter du présent sans penser aux conséquences. Les rencontres ne se font pas dans un seul endroit et souvent, c'est le hasard qui les cause. Bien sûr, les lieux très fréquentés comme les cafés ou bars sont mentionnés de nombreuses fois par les mères des enfants de la guerre, comme par exemple Léontine Sevestre : elle a seize ans lorsqu'elle rencontre le soldat allemand Werner dans le café-restaurant des Novak. La jeune femme y aide parce qu'elle n'est plus scolarisée, Werner vient déjeuner souvent. Entre la Française et le soldat « jeune, gai et poli »¹⁴ se forme ainsi une liaison dont Jeanine sera le fruit. Un autre lieu de rencontre est l'hôpital. Les infirmières soignent les soldats allemands et ces derniers tombent amoureux des femmes qui s'occupent d'eux.

Le cas de Léa Rouxel est moins ordinaire : alors qu'elle rentre du travail en vélo, la chaîne saute et c'est un officier allemand qui l'aide à la remettre. Ils tombent amoureux et au fil d'un an, Léa attend un bébé. Leur fils s'appellera Daniel. Ainsi, il sera nommé d'après le prénom de son père. 15

En bref, tous les endroits qui ne sont pas strictement réservés aux Allemands sont des lieux de rencontres potentiels. Là où il y a plus de gens, comme par exemple dans un bar, plus de rencontres peuvent se faire. Dans les domaines de la santé et des services, il existe un grand nombre de femmes qui seront tondues à la fin de la guerre en raison de leurs relations avec l'ennemi. Alors que les femmes qui travaillent dans l'agriculture, les transports et l'industrie n'ont guère de liaisons avec les Allemands.¹⁶

4.3 Tomber enceinte

Puisqu'on sait que les liaisons entre les Françaises et les Allemands sont mal vues par la société française, on peut se demander pourquoi les amoureux n'évitent pas la grossesse pour garder leur relation secrète. On est conscient que la société y est hostile non pas seulement parce que

¹⁶ Idem., p. 239.

¹⁴ Enfants maudits, p. 44s.

¹⁵ Idem., p. 30.

le père est un Allemand mais aussi parce que les parents de l'enfant ne se sont pas mariés. Mais la peur du « qu'en-dira-t-on » ne suffit pas pour empêcher la grossesse.

D'abord, les moyens de contraception ne sont pas très élaborés. Car les contraceptifs hormonaux, par exemple la pilule, n'existent pas encore, les préservatifs sont indispensables pour éviter la grossesse. Mais la propagande pour la contraception et les publicités pour les préservatifs sont bannies en France. Par conséquent, il n'est pas facile d'obtenir des préservatifs, car ils ne sont vendus qu'en pharmacie. Bien que chaque soldat reçoive douze préservatifs, il ne les utilise guère. Les Allemands jugent les contraceptifs de fabrication française trop épais et ils préfèrent ne pas les utiliser.¹⁷

Certaines femmes choisissent l'avortement pour interrompre la grossesse bien que cette « solution » entraîne des risques de santé. En outre, l'avortement est interdit et par conséquent, les femmes craignent des poursuites judiciaires. Bien sûr, ce n'est pas toujours leur propre choix. Dans certains cas, c'est la pression de la famille ou de l'amant qui les pousse à courir ces risques. ¹⁸

« C'est dans ce contexte que le gouvernement de Vichy promulguera une loi permettant l'accouchement sous X – l'accouchement anonyme – pour limiter les avortements hasardeux et les abandons de nourrissons », raconte Jean, un enfant de la guerre pendant l'entretien que j'ai pu mener avec lui. 19

¹⁹ Voir chapitre 6.

¹⁷ Naître ennemi, p. 94.

¹⁸ Idem., p. 101.

5 Après la guerre

Le commencement de la fin du III^{ème} Reich, c'est le débarquement des Alliés en Normandie qui a lieu le 6 juin 1944. ²⁰ C'est onze mois plus tard, c'est-à-dire le 8 mai 1945, que l'Allemagne se voit obligée de capituler sans conditions. ²¹ Du fait que les soldats allemands doivent quitter la France, les amoureux des deux côtés ennemis sont séparés. La plupart d'entre eux ne se reverront plus jamais. De même, il y a beaucoup de soldats qui sont tués ou capturés pendant l'invasion des Alliés.

Le comportement des femmes dites « collaborationnistes », qui est intolérable aux yeux d'une grande partie de la population, évoque la haine qui est retenue pendant l'Occupation à cause de la peur des Allemands. Déjà avant la fin de la guerre, la Résistance fait de la propagande contre les femmes ayant eu des relations avec l'ennemi car, non seulement à leurs yeux, la fréquentation des Allemands pendant la guerre est une forme de trahison qui doit être punie. Le troisième couplet de la *Valse des vaches*, une chanson qui se répand sous le manteau, montre d'une manière plutôt explicite les intentions des accusateurs qui se réalisent dès que cela est possible.

« Après la pluie viendra le beau temps
Ensuite la revanche
Toutes ces saloperies nous les reverront
Pour elles pas de pardon
Elles pourront garder leurs charmes
Aucun Français n'en voudra
La croix gammée sur la gueule
Les cheveux coupés à ras »²²

²⁰ La Seconde Guerre mondiale pour les nuls, p. 77.

²¹ Weltgeschichte 2, p. 261.

²² Naître ennemi, p. 79.

5.1 Les femmes tondues



Image 2: Femmes tondues et humiliées à Paris, août 1944

La tonte des femmes accusées de « collaboration horizontale » a lieu dans toute la France. « Les reproches, la désapprobation et la haine, enfouies sous l'Occupation par la peur et le risque encouru, ressortent au grand jour »²³ et la foule se jette sur celles qu'elle peut encore punir. Les suspectes sont marquées d'une croix gammée, tondues et humiliées dans des lieux publics.²⁴ Ce

châtiment est extra-judiciaire, c'est un moyen d'épuration des éléments collaborationnistes, immoraux et allemands. En enlaidissant les femmes, on veut montrer à tous leur laideur morale. « La coupe des cheveux se transforme en mesure d'hygiène, la condition nécessaire au nettoyage du pays. »²⁵

5.2 Les commissions d'épuration

A partir de la mi-septembre 1944, on organise des cours spéciales – les commissions d'épuration – pour juger les « traîtres »²⁶ et parmi lesquels les femmes ayant eu des relations avec les Allemands. Dans certaines cours, ces relations amoureuses sont qualifiées d' « aide directe ou indirecte à l'Allemagne ou à ses alliés »²⁷ et les femmes sont condamnées à l'indignité nationale. La dégradation nationale qui suit ce verdict « exclut le condamné de toute participation aux affaires de la cité, lui conserve ses droits naturels, dont le droit à la vie. »²⁸

Pour éviter une condamnation trop stricte, il faut nier toute relation romantique devant les commissions d'épuration. « Je reconnais que j'ai eu des relations intimes avec les soldats allemands. Je tiens à préciser que nous étions presque obligées de coucher avec eux et que parfois ils employaient la violence et presque toujours des menaces », c'est ce que dit une

²⁴ Enfants maudits, p. 282.

²³ Naître ennemi, p. 79.

²⁵ http://clio.revues.org/518?&id=518

²⁶ Enfants maudits, p. 208.

²⁷ Naître ennemi, p. 190.

²⁸ Enfants maudits, p. 286.

jeune serveuse devant la commission d'épuration d'Indre.²⁹ On ne sait pas si c'est seulement un essai de la part des femmes accusées pour réduire leur punition, mais il est clair qu'il y a aussi eu des viols et des contacts sexuels forcés.

²⁹Naître ennemi, p. 60.

6 Le destin de Jean

Durant l'été 2012, j'ai la possibilité m'entretenir avec Jean, un enfant de la guerre qui a 68 ans aujourd'hui. En entrant dans son appartement, on s'aperçoit tout de suite qu'il est fasciné par les trains : les murs sont couverts de photos qui montrent Jean dans et devant des TGV. Au fil de la journée, il me les présentera d'une manière enthousiaste. Après un accueil très chaleureux, on s'installe et il commence à me raconter sa vie. Comme il n'est pas possible de raconter les destins de tous les enfants de la guerre, j'aimerais raconter l'histoire de Jean au nom de tous ceux qui ont vécu quelque chose de pareil. Toutes les informations suivantes ont été obtenues lors de mon entretien très enrichissant avec Jean.

6.1 Le coup de foudre

C'est en été 1943, à Dijon. Paulette*, âgée de 20 ans, a perdu sa mère en 1930 alors qu'elle n'avait que 7 ans. Son père ne se remariera pas. Il n'est pas un homme très sentimental et Paulette est livrée à elle-même. Elle ne travaille pas et a abandonné ses études. Lorsqu'elle se rend avec des copines dans une brasserie de Dijon, elle fait la connaissance de Hans. C'est l'un des soldats allemands; des gens très courtois, très corrects. Il a 36 ans, mais ce n'est pas l'âge qu'il lui indique. Et puis voilà, c'est le coup de foudre. Leur amour intense ne dure que 3 mois en raison du départ de Hans dans le sud de la France. « L'histoire de mes parents était alors à la fois plutôt triste et brève », dit Jean. Hans est fait prisonnier, puis libéré. Ensuite, il retourne difficilement à Berlin, qui est devenu secteur soviétique. Jean, le fils de Paulette et Hans, naît alors en avril 1944. Paulette réussit à faire parvenir une lettre à Hans par un soldat allemand pour lui annoncer la naissance de son fils. Il y répond, mais ensuite, il ne se manifeste plus. Il se trouve qu'il est marié et qu'il a une fille ! Or, il s'avère qu'en vérité, elle n'est pas de lui et il divorce. Quelques années plus tard, Hans forme une nouvelle famille avec sa seconde épouse. L'ancien soldat allemand avoue à sa famille qu'il a un fils en France, même s'il n'en parle pas beaucoup. Quand le mur de Berlin est construit, Paulette ne veut plus écrire à Hans parce qu'elle ne veut pas le mettre dans l'embarras. Comme les lettres sont censurées par la Stasi (Ministerium für Staatssicherheit), Paulette ne souhaite pas que son amoureux ait des problèmes. C'est ainsi qu'ils perdent contact.

Paulette, elle, ne peut ou ne souhaite pas se marier. Il est vrai qu'elle ne rencontre que des messieurs qui ne veulent pas de Jean. A l'époque, il est mal vu d'être maman célibataire. Paulette se referme alors sur elle-même. Toute seule, elle se consacre uniquement à

l'éducation de Jean et à sa vie professionnelle. « Ma mère a beaucoup de pudeur. Je pense qu'elle aurait aimé retrouver mon père, mais ce n'était pas facile. Elle a mené une vie assez repliée sur elle-même. C'est dommage. L'idéal, ça aurait été une vie normale, mais ce n'est pas ce qui était réalisable », raconte Jean.

6.2 La vie de Jean

Jean, baptisé d'après le prénom de son père Hans, voit donc le jour en avril 1944 à Dole dans le Jura. Les 20 premières années de sa vie, il restera dans cette ville. Paulette, qui l'élève toute seule, passera toute sa vie dans le quartier, elle restera célibataire, tout comme Jean. Jean adore les trains, ce qui s'explique par sa vie professionnelle : il travaille comme conducteur de TGV. A l'âge de 20 ans, il entre à la S.N.C.F. en Savoie puis en Bourgogne, après à Paris, puis à Bordeaux pour 23 ans. Jean prend sa retraite en 1994 et il revient s'installer à Dole pour s'occuper de sa mère.

« C'est un petit peu triste, mais enfin je suis revenu à Dole parce que j'ai ma mère qui est âgée, qui se porte bien, mais enfin qui a quand même besoin d'avoir quelqu'un qui s'occupe d'elle », raconte Jean. On peut déjà deviner que ce qu'il a vécu à Dole n'était pas agréable. Quand il commence à parler de ses origines, on a l'impression qu'il a formulé ces phrases déjà plusieurs fois. Il n'hésite guère et ses réponses sont claires. « Concernant mes origines allemandes, ma mère ne m'a jamais caché la vérité, elle m'a toujours dit que mon père était allemand. Je lui en suis très reconnaissant. J'ai eu la chance qu'elle me donne toutes les informations le concernant: son nom, prénom, état civil, des photos, des courriers, des lettres qu'il avait envoyées. Elle ne m'a rien caché du tout. » Paulette veut qu'il sache le maximum des choses et c'est pour cette raison-là qu'elle écrit des pages et des pages pour Jean. Elle a peur que si elle décédait, son fils ne sache pas tout. Ce sont toutes ces informations qui lui permettront plus tard de faire des recherches concluantes sur son père. Jean sait aujourd'hui que cela n'est pas toujours le cas et que beaucoup d'enfants de la guerre n'apprennent la vérité que par hasard. La plupart d'entre eux sont placés dans un orphelinat ou sont victimes d'un secret de famille. Souvent, tout le village sait que le père de l'enfant est un Allemand. Sauf l'enfant qui est insulté, rejeté et qui souffre des allusions qu'il ne sait pas comprendre.

Au début, Jean est « un petit peu indifférent » à l'histoire familiale et quant à son père, il ne se pose pas trop de questions. Sa mère, dans les années 60, alors que Jean n'a que 14 ans, fait des recherches à Berlin et elle réussit à retrouver Hans grâce à un commerçant de Berlin. Jean

a l'intention d'aller à Berlin en 1961 pour finalement le rencontrer lorsque le mur de Berlin est construit. Cela met abruptement fin à tout espoir de retrouver son père, car il vit en secteur soviétique. Ensuite, le temps passe, le mur tombe et en 2002, le film Enfants de Boches passe à la télévision française. Ce film raconte l'enfance des enfants nés d'une mère française et d'un père allemand. Cela est le déclencheur pour beaucoup de gens qui ont vécu la même chose que Jean. Il y a à peu près 200 000 enfants de la guerre en France, des gens qui ont entre 60 et 70 ans et qui se penchent maintenant sur leurs racines. Ses propres recherches, Jean les lance sérieusement en 2004. Il consulte la WASt (Deutsche Dienststelle für die Benachrichtigung der nächsten Angehörigen von Gefallenen der ehemaligen deutschen Wehrmacht), l'office berlinois qui gère les archives de la Wehrmacht, et comme sa mère lui a donné avec précision tout l'état civil de son père, il peut avoir une information lui indiquant qu'il est décédé en 1990 et on lui donne son dernier domicile à Berlin (voir l'annexe 1). A partir de là, il est très difficile de savoir où est la tombe de son père puisque les cimetières berlinois – il y en a 180 – sont tout petits et ils se trouvent dans de petits parcs. Rien n'est répertorié, cadastré comme en France et une recherche au hasard est totalement utopique. Jean a donc du mal à trouver la tombe de son père.

Plus tard, Jean adhère à l'association *Cœurs sans Frontières*, l'une des deux associations des enfants de la guerre qu'il y a en France — l'autre s'appellant l'A.N.E.G. Jean en devient le secrétaire adjoint et grâce aux recherches des personnes sur Berlin et à un article publié dans le journal *Berliner Abendblatt* (voir l'annexe 2), il réussit à trouver la deuxième épouse de son père défunt. Il apprend également qu'il a une sœur. Jean a la possibilité de rencontrer sa famille allemande ainsi que de visiter la tombe de son père fin avril 2012. Lors de notre entretien, il y a donc un peu plus de deux mois qu'il connaît la deuxième femme de son père, sa sœur et son beau-frère. « Et ils sont adorables! »



Image 3: Jean devant la tombe de son père à Berlin, fin avril 2012 (Photo mise à disposition par Jean)

6.3 Interview avec Jean

Danielle Fehr : Pourquoi est-ce que vous avez déménagé de Dole ?

Jean: Pour changer d'air parce qu'ici, j'étais regardé de travers parce que ma mère n'a jamais pu se marier. Les messieurs qu'elle rencontrait, aussitôt qu'ils savaient que j'existais, ils s'en allaient. On appelait ça à l'époque fille-mère, maman célibataire, et c'était très mal vu. Et alors soit ils partaient tout de suite, soit ils disaient à ma mère: « Je veux bien t'épouser, mais il faudra mettre Jean à l'assistance publique. » Elle a eu ça. Et alors moi, j'ai voulu changer d'air, c'est pour ça que je suis parti. Dans le sud-ouest, j'ai trouvé une mentalité beaucoup plus ouverte et personne ne m'a jamais posé de questions sur mes origines.

Vos amis à l'école, est-ce qu'ils connaissaient votre histoire ?

Non, ils savaient que je n'avais pas de père. Mais ils ne demandaient pas. Enfin, je ne le disais pas. On ne m'a pas trop embêté. Des fois, ils étaient étonnés que je n'avais pas de papa parce que tout le monde en a un, mais ce n'était pas très grave.

Qu'est-ce que vous pensez de votre père ? Comment est-ce que vous vous l'imaginez ?

Je ne sais pas. J'avais une photo qui datait de 1943, c'est son visage plus récent que je voulais connaître. Je n'ai pas à juger. Il a mené sa vie. Il m'a beaucoup manqué, c'est ce que j'ai dit sur la tombe quand on s'est retrouvé avec ma sœur. J'ai dit deux choses : J'ai dit qu'il avait mieux réussi sa fille que le garçon et puis j'ai dit : « Tu m'as beaucoup manqué ! » Mais c'est fait. Ce n'est pas à 68 ans que je vais rattraper le retard. Je suis d'un naturel optimiste, il y a des gens plus malheureux que moi, il y a des situations beaucoup plus graves.

Est-ce que vous avez honte de votre origine ?

Non, pas vraiment, parce qu'on ne choisit pas sa famille. On choisit ses amis, mais on ne choisit pas sa famille. Non, je n'ai pas honte, je suis même assez européen, j'aime beaucoup l'Allemagne, je ne suis pas choqué et je n'ai pas honte. Je n'ai pas honte.

Est-ce qu'il existait des moments dans lesquels vous vous sentiez désavantagé ou même inférieur aux autres à cause de votre origine? Est-ce qu'on vous a insulté ?

Oui, un petit peu. Je n'ai pas été insulté, mais quand j'ai rencontré une jeune fille par exemple et puis qu'on allait voir ses parents, tout de suite la question de son père : « Qu'est-ce qu'il

fait, ton père ? », ce qui était toujours très embarrassant. En plus, dire que je n'avais pas de père, ce n'était pas forcément facile, ce n'étaient pas de situations confortables.

La première rencontre avec votre famille allemande, comment s'est-elle passée?

Elle s'est passée très simplement. Il n'y a pas eu de pleurs, c'était beaucoup de pudeur, de sérénité. On s'est embrassés, puis on est allés au cimetière, c'était même dans la bonne humeur, mais vraiment de bonne qualité. L'épouse de mon père est une personne très discrète, ce ne sont pas de gens expansifs, mais il y a une chaleur humaine, un respect. Et alors ma sœur, elle est très contente. Son regret, c'est de ne pas avoir eu de frère. Et là, elle est contente d'avoir un grand frère. A mon retour en France, elle m'a envoyé un courrier, un courrier pour ma mère aussi. Parce que ma mère et puis l'épouse de mon père correspondent, s'écrivent. Ma mère, elle parle assez bien l'allemand et tout le monde s'entend bien. Là, j'ai vraiment de la chance!

Est-ce que vous vous considérez comme Allemand?

Non. Franco-allemand, Européen. J'aime beaucoup l'Allemagne. Je sais qu'à Berlin, on vit autrement mieux qu'à Paris au niveau de la vie courante, du civisme, de la politesse. J'ai conduit dans Berlin une Trabant, les gens respectent le code de la route alors qu'en France, c'est n'importe quoi. Puis dans le métro, il n'y a pas de bousculade, de fraude, il n'y a rien de cela. Et les restaurants, les hôtels sont moins chers qu'en France.

Quelle est l'attitude de la société française envers les Allemands en général?

C'est bizarre, parce que les Allemands sont mal vus. En plus, avec la crise actuelle, les Français sont, je ne dirais pas xénophobes, mais ils sont quand même assez ancrés dans des vieilles traditions. Ils ne parlent plus des boches de la guerre, mais ils sont en colère quand ils parlent des Allemands, ils sont toujours un peu réticents. Ils sont jaloux du succès commercial de l'Allemagne qui exporte énormément alors que nous, on est incapable de vendre quoi que ce soit à l'étranger. Bon, ça dépend des milieux, moi, j'ai des amis dont le fils vit avec une Allemande et ça se passe très bien. C'est difficile à dire, mais en général, ils ne sont pas trop germanophiles, les Français. Beaucoup de personnes ont souffert pendant la guerre, alors elles n'aiment pas trop les Allemands. Mais ce ne sont pas ceux-là, les plus méchants. D'après l'opinion en France, pendant la guerre, les Français étaient absolument parfaits, irréprochables, gentils et tout. Et puis les Allemands étaient des salauds, des bouchers, des

ordures. Ce n'est pas si simple que ça. Dans les deux camps, il y avait des gens bons. Et en plus, les guerres, ce n'est pas ceux qui les font qui les ont commandées. Elles sont décidées par des politiciens et sont faites par des pauvres gens qui tuent celui qui est en face d'eux non pas pour le tuer mais pour se défendre. C'est incroyable, c'est impensable, c'est une saleté, les guerres. Enfin, globalement, ça évolue, ça va déjà mieux. Dans notre association, on est de mieux en mieux compris, acceptés.

Est-ce que vous avez déjà obtenu la nationalité allemande ?

Non, mais je vais l'obtenir. Entre la France et l'Allemagne, il y a eu des négociations, le ministre des affaires étrangères, Kouchner, est allé à Berlin et ils se sont mis d'accord de nous donner la double nationalité. Alors maintenant que ma paternité est établie, je vais à Lyon, la semaine prochaine au consulat d'Allemagne pour chercher un dossier. Pour la demande, il faut compter trois ou quatre mois à peu près. C'est traité en Allemagne, c'est à Cologne je crois et ils attribuent la nationalité allemande. On garde la double nationalité, ce qui est une entorse à la constitution allemande, parce que celle-ci normalement ne prévoit pas de double nationalité. En plus, pour obtenir la nationalité allemande, les autorités allemandes exigent qu'on parle très bien l'allemand, ce qui n'est pas mon cas. Je me remets à des cours d'allemand parce que j'en ai besoin. J'en avais fait à l'école, de l'allemand et je me débrouille à Berlin. Quand je commande un sandwich, on ne m'apporte pas une glace. Et je me débrouille avec ma sœur et mon beau-frère qui ne parlent pas français, donc on arrive à converser, mais j'ai besoin de sérieux progrès.

En faisant des recherches sur Internet, j'ai trouvé des récits d'enfants de la guerre. Beaucoup d'entre eux disent qu'ils se sentaient rejetés et pas aimés. A votre avis, est-ce que c'est le manque d'amour qui est la plus grande difficulté pour la plupart des enfants de la guerre ou est-ce qu'il y a autre chose qui serait pire encore?

Oui, incontestablement. J'ai une vie sentimentale assez réduite, je suis assez froid, je n'ai pas vraiment de sentiment. J'ai toujours été célibataire. En plus, j'avais un métier très prenant. Enfin, j'ai une vie privée assez calme. J'ai ce vide qui vient de l'absence de parents équilibrés, de ne pas en avoir deux plus un climat de méfiance parce qu'ici à Dole, je ne parle de mon affaire à personne. Par contre ça montre bien qu'il y a ce déficit de sentiments, ce besoin de communiquer. Dans l'association, quand on se retrouve quand on fait les assemblées générales ou le voyage à Berlin, on ne se connaît pas, on passe à table et on n'a même pas fini

les hors-d'œuvre qu'on a déjà raconté toute notre vie dans tous les détails. Pourquoi ? Parce qu'on parle à des personnes qui nous comprennent, qui nous écoutent, donc il y a ce besoin, cette complicité, ce désir de parler. Parce que la plupart du temps, localement, les personnes n'en parlent pas. Il y a un adhérent dans l'ouest de la France qui a retrouvé ses racines allemandes et tout ça, il habite dans une petite ville de 15 000 habitants à peu près, les mentalités sont comme ici. Il a tenu à raconter dans le journal son histoire et dès le lendemain de la parution du journal, tous les gens changeaient de trottoir, ne lui parlaient plus. Ça existe encore en 2012! Il y a des gens qui sont obtus, qui n'ont pas l'ouverture d'esprit. Alors on trouve de tout, on ne juge pas. Il y en a un qui a retrouvé ses origines et puis il a appris que son père était SS. Pour nous, ça ne change rien, il a retrouvé sa famille, voilà. On n'a pas à juger. Ce n'est pas de sa faute et les SS, ce n'étaient pas forcément les plus mauvais. Il y en avait des infects, mais il y en avait d'autres qui ont essayé d'arranger un peu les choses. On n'a pas à juger ces choses-là.

Avez-vous des problèmes à donner de l'amour à votre entourage à cause de votre passé?

Oui, certainement. J'essaie justement un peu de m'ouvrir dans le monde associatif et en recevant des personnes comme vous. J'essaie de compenser, de rétablir un peu, faire profiter de mon vécu. Bon, je m'en suis assez bien tiré, je pense. J'ai réussi ma vie professionnelle, j'essaie de m'intégrer un peu. Je ne suis pas toujours de bonne humeur, mais enfin, ça va. Mais dans l'association, il y a des gens qui sont déchirés, qui ont peur. Ma mère n'a pas voulu recevoir ma sœur et mon beau-frère. Elle leur a écrit, elle leur a téléphoné, mais elle avait une angoisse de les recevoir chez elle. Parce qu'elle vit seule, elle a tout fermé. Il y a une angoisse, il y a des déchirures. Dû au fait qu'elle a perdu sa mère quand elle avait sept ans, elle était vraiment toute seule. Elle m'a élevé, elle m'a porté à bout de bras, elle a fait tout ce qu'elle a pu. Mais on est tous déchirés, certains sont très épidermiques, très lunatiques. Ils disent : « On se voit tout à l'heure », puis ils ne viennent pas parce qu'ils ont honte, parce qu'ils ont peur de quelque chose. Ce sont des angoissés, ça fait des dégâts, ces choses-là. Et en plus ça arrive tous les jours dans le monde parce qu'il n'y a pas que les enfants de la Deuxième Guerre Mondiale. Dans tous les pays du monde où il y a actuellement des conflits, il existe des histoires d'amour comme ça. Au Vietnam, il y a énormément d'enfants qui sont nés d'une Vietnamienne et d'un père américain. C'est un phénomène naturel. Le slogan « Faites l'amour, pas la guerre » est appliqué tout le temps.

Pourquoi est-ce qu'on n'a pas parlé plut tôt des enfants de la guerre ?

Il y avait le tabou de la guerre, il n'y avait pas les associations. C'est le fameux film *Enfants de Boches* qui a tout déclenché, qui a ouvert un peu les yeux à l'opinion, il n'est sorti qu'en 2002 et il est passé en France sur une chaine de télévision vers minuit, très tard, pas au prime time. Ils l'ont rediffusé un an après, ils ont avancé, il était 22 heures 50. Parce qu'en France, les vrais sujets à la télévision, c'est sur des chaines thématiques et à des heures où les gens ne regardent pas. Mais il y a ce climat de tabou, c'est encore mal vu.

Pourquoi le tabou quant à ce sujet n'est-il plus aussi strict qu'il était auparavant ?

Parce que les jeunes générations n'ont pas le recul, n'ont pas le vécu. Le temps efface un petit peu les choses. Les jeunes générations sont moins sensibilisées à ça, il y a moins de tabous. On voit d'ailleurs dans l'association des gens qui sont des enfants de la guerre qui parlent un peu de faire leurs recherches mais ils ne les font pas. Et il y en a d'autres qui ne veulent pas en parler et ce sont leurs enfants voire leurs petits-enfants qui font de la généalogie, qui sont curieux, qui nous sollicitent et qui nous demandent de faire des recherches sur leur père ou leur grand-père. Les jeunes sont plus ouverts, plus tolérants. En France, il y aurait beaucoup de choses à dire, parce que les gens comme moi étaient rejetés par des Français qui ont été définitivement des collaborateurs et pas des résistants. Les femmes qui ont été tondues à la libération parce qu'elles avaient couché avec des Allemands l'ont été par les collaborateurs. Comme la guerre était finie et les Allemands partaient, ils ont voulu faire croire qu'ils étaient des résistants alors qu'ils n'en étaient pas. Par contre les vrais résistants, ils nous accueillent très bien. J'ai des amis à Bordeaux, le père de mon copain, a vécu la guerre, il a tué des Allemands, il a vu ses camarades français s'écrouler à côté de lui. Et il m'a presque serré dans ses bras quand il a appris mon histoire. C'est de la tolérance. Mais tout le monde ne l'a pas. Dans la société, il y a toujours des personnes qui sont adultes et d'autres qui ne le sont pas. Certains n'évoluent pas. Ce n'est pas simple, mais c'est pour ça qu'on est instinctivement sur une position de réserve. On ne se confie pas facilement. Sauf à des personnes tout à fait étrangères ou enfin pas du coin où on vit ou à des personnes comme vous qui s'intéressent au sujet.

Qu'est-ce que votre association Cœurs sans Frontières fait exactement?

Notre association essentiellement aide des personnes dans mon cas, des enfants de la guerre ou de l'occupation, à retrouver leurs racines et elle les aide justement dans les démarches

auprès de la WASt, fait des recherches sur le terrain avec des correspondants locaux en Allemagne. Il y a des personnes qui se déplacent, ce n'est pas toujours facile. Moi, j'ai été bien accueilli par ma famille allemande, mais je connais des personnes qui ont été rejetées par leur famille allemande pour des raisons diverses. Ils ne voulaient pas, ils avaient peur qu'on vienne chercher l'héritage ou bien pour des bêtises. Mais notre association a pour but d'aider ces personnes dans leurs démarches. Ce n'est pas toujours évident et des fois, on ne trouve pas ce qu'on cherche. Moi, je suis secrétaire adjoint et je fais du bureau. C'est pour ça que je ne peux pas être adhérent de l'A.N.E.G., c'est une question de séparation, de confidentialité.

Comment est-ce qu'on a fondé l'association Cœurs sans Frontières ?

C'est à la suite de ce film qui était sorti, il y a eu une réunion à Berlin avec de différentes personnes. Il y a Monsieur Picaper qui est un historien, qui était correspondant à Berlin du journal *Le Figaro* et qui a lancé l'idée de faire une association. Il est à l'origine du nom *Cœurs sans Frontières*. Enfin, il y a une sensibilisation ; en France, on aime beaucoup les associations, mais c'est vrai qu'en 2005, il y a eu deux associations qui ont été créées. Pourquoi deux ? Parce qu'elles n'ont pas été tout à fait d'accord sur les buts. L'A.N.E.G., l'autre association, l'Amicale Nationale des Enfants de la Guerre, pensait plutôt français alors que nous, nous accueillons également l'inverse, c'est-à-dire les Allemands qui sont nés pendant la guerre d'une maman allemande et d'un papa français, parce que ça existe aussi. Ils sont un peu moins nombreux, on évalue à à peu près 50 000 leur nombre, mais à *Cœurs sans Frontières*, nous avons beaucoup d'Allemands qui recherchent leur père français. Ce n'est pas facile, parce que les archives allemandes de la Wehrmacht sont très accessibles alors qu'avec les archives de l'armée française, c'est impossible.

Dans quelle mesure est-ce que votre vie serait ou aurait été différente si vous n'étiez pas un enfant de la guerre ?

C'est très difficile à dire. Déjà d'une part, je pense que ma mère aurait été mariée, j'aurais eu un père ce qui m'aurait fait le plus grand bien, d'avoir quelques coups de pieds dans le derrière de temps en temps. Non, parce que j'ai beaucoup souffert de ne pas avoir de père, d'avoir juste une mère, bon, qui est gentille, mais ça ne compense pas. Une vie tout à fait différente, certainement. Je ne peux pas dire, mais je pense que j'aurais une vie plus complète, j'aurais été marié, j'aurais eu des enfants. Je pense, je pense. Parce que ça a été un traumatisme qui

m'a quand même freiné beaucoup et je vois dans l'association qu'il y a beaucoup de gens comme moi.

Est-ce que vous aimeriez dire quelque chose comme conclusion?

Les gens qui sont comme moi, qui vivent dans le tabou, dans ce secret, il ne faut pas qu'ils hésitent à rejoindre des associations et à parler de leur histoire. On est à peu près 200 000 en France et il n'y a que 500 qui ont rejoint les deux associations. Il y en a 240 à Cœurs sans Frontières et à peu près autant à l'A.N.E.G. Ce sont à peine 500 personnes qui ont franchi le pas d'adhérer aux associations. Et puis, si c'est encore possible, s'ils ont encore leur mère et que leur mère leur a caché la vérité, ça serait bien si elle le leur disait. Parce que j'ai des exemples dans l'association, des gens qui viennent là, mais ils savent très bien qu'on ne pourra rien faire pour eux parce que leur mère leur a dit simplement : « Ton papa, c'était un soldat allemand », c'est tout. Je crois qu'il aurait mieux valu qu'elle ne raconte rien du tout. Ou alors : « Il s'appelait Hans. » On ne va pas écrire à la WASt pour dire qu'on a un père qui s'appelle Hans, parce qu'ils sont bien gentils, mais ils ne pourront rien faire. Il y a des cas très extrêmes. On a eu un cas totalement invraisemblable. Un monsieur de l'association, on lui a toujours dit que son père était un soldat allemand et sa mère est décédée il n'y a pas longtemps. Juste avant de décéder, elle lui a dit : « On ne t'a pas dit la vérité, ton papa n'est pas un soldat allemand, c'est le cousin qui habite à côté et pour l'honneur de la famille, on t'a fait croire ça. » Voilà le genre de chose qu'on peut voir. Alors ça, c'est atroce. C'est des gens qui sont brisés, qui sont déchirés. Mais ce qu'il faut dire, c'est qu'il ne faut pas avoir honte de ses origines. C'est comme ça, c'est la vie, on a un père et puis voilà. Il ne faut ni se montrer, ni se cacher. On nous demande des fois si on est fier d'avoir un père allemand ou pas. On n'a pas à être fier ou pas fier. Moi, je demande la nationalité allemande. Il y a des gens qui ne le font pas, parce qu'on a aussi des adhérents qui ont retrouvé leur père allemand, mais leur mère a épousé un Français qui a été un père absolument exemplaire, très gentil, très bien. Et ces enfants, ils se disent qu'après tout, ils ont retrouvé leur père allemand mais que s'ils prenaient la nationalité allemande, ils auraient l'impression de trahir un peu le père adoptif. Ça aussi, c'est une position respectable, chacun voit comme il doit voir, chacun a ses sensibilités. Il y a des gens pour qui un détail, une chose est importante et puis elle l'est moins pour d'autres. On subit la vie. La vie, on ne la commande pas beaucoup. On a la moitié des adhérents, ils sont de bonne foi, ils ont des photos de leur père, on leur a dit que leur père était allemand, mais ils n'en ont pas la preuve. A l'heure actuelle, j'ai retrouvé ma sœur, on n'a pas fait de test ADN – en France, c'est interdit, en Allemagne, ça se fait, mais nous, on n'en a pas fait — parce qu'apparemment, ce n'est pas nécessaire. Je pense que mon père est bien mon père, mais juridiquement, je ne peux pas le prouver. Mais les Allemands, ils l'admettent si tout le monde est d'accord. Parce qu'ils vont certainement enquêter auprès de ma famille avant de me donner la nationalité allemande. Donc on va leur confirmer que tout va bien. Ce n'est pas facile. Il y a un adhérent qui avait retrouvé sa famille, tout coïncidait. Il a fait un test ADN et celui-ci était absolument négatif. Alors il est totalement écœuré, il ne veut plus s'en occuper. Heureusement, sa femme se bat pour poursuivre les recherches, mais ce n'est pas évident. Ça fait partie des déchirures en plus. Parce qu'on met de l'espoir là-dedans et puis ça se casse la figure, ben voilà.

Ça fait du bien de parler. Parce que ça fait partie de la société. Il y a des situations qui se terminent bien. Il y a des gens dans mon cas qui ont retrouvé leur famille allemande, ils ont pris contact avec eux, ils ont été accueillis et quand ils sont arrivés chez les Allemands, les Allemands leur ont dit : « Mais c'est seulement maintenant que vous venez ? » Par contre il y en a d'autres qui ont refusé de les recevoir. Une dame qui fait partie de l'association, elle a retrouvé sa demi-sœur, elle a envoyé une lettre extrêmement courtoise, elle a reçu une réponse disant qu'elle ne la connaissait pas, qu'elle ne voulait pas en entendre parler. Comment analyser ça ? Il y a des Allemands qui pensent que si leur père a eu un enfant en France, cela ne correspond pas à l'image de leur père. Leur père, c'est un saint, ce n'est pas possible qu'il ait eu un enfant. Ils croient ça, alors ils ne veulent pas rencontrer l'enfant français. Ça dépend. Il y en a d'autres qui ne le savent pas. Toutes les situations sont particulières, c'est ce qui fait l'intérêt, la richesse des recherches des associations.

6.4 La recherche du père allemand

Aujourd'hui, les enfants de la guerre ont enfin le courage d'explorer leurs racines allemandes. La recherche est devenue plus facile, car il existe des associations pour soutenir ceux qui aimeraient connaître les autres membres de leur famille. En plus, la population est plus ouverte et tolérante qu'auparavant.

Pour avoir des informations concernant les pères allemands, c'est-à-dire les anciens soldats allemands, il est recommandable de consulter la WASt à Berlin et d'adhérer à une association proposant de l'aide (l'A.N.E.G. ou Cœurs sans Frontières).

D'après Marie-Cécile Zipperling, responsable de la WASt, il y avait une explosion de demandes ces derniers temps. Elle explique ce fait par le décès des mères des enfants de la guerre. Soit elles veulent lever la voile avant de partir, soit les enfants n'ont rien fait avant par respect de leur mère. Par ailleurs, ces enfants ont maintenant l'âge de la retraite, ce qui leur donne plus de temps pour réfléchir et peut-être qu'ils réalisent que la recherche est de plus en plus pressante.³⁰

_

³⁰ Film: *Enfants de Boches.*

7 Epilogue

Pendant l'écriture de mon travail de maturité, j'ai réalisé que la guerre a détruit la vie de plus de gens qu'on ne le pense. L'Histoire, c'est-à-dire les événements historiques déclenchés par les gouvernements, a influencé les histoires des gens communs. Les actions et décisions des politiciens ont bouleversé l'existence de plusieurs générations. Souvent, on parle de la Seconde Guerre mondiale en énumérant des actes de guerre, mais c'est beaucoup plus que cela. Ce sont les chefs d'Etat qui donnent les ordres, mais c'est surtout le peuple qui en souffre. Dans le contexte de mon travail de maturité, ce sont les amoureux qui n'ont pas pu passer leur vie ensemble. Les Françaises qui n'avaient pas l'intention de faire du mal étaient punies et humiliées parce qu'elles aimaient un homme d'une autre nationalité. Mais ce ne sont pas seulement les soldats et la population civile qui ont été victimes de cette catastrophe ; les enfants nés d'un amour entre ennemis, qui ne se souviennent même pas de la guerre, souffrent encore aujourd'hui. « Il y avait des vainqueurs et des vaincus après la guerre. Mais quant aux enfants de la guerre, il n'y avait que de perdants. »31 Les destins sont tous différents et individuels, pourtant, on trouve certains aspects en commun. Leur enfance était souvent marquée par le secret, le manque d'un père et la solitude. Beaucoup d'entre eux ont été insultés, ont honte de leurs racines et ne sont pas capables de donner de l'amour à leur entourage parce qu'ils n'en ont pas reçu ou bien parce que leur amour n'était pas accepté par les autres. Je suis contente qu'il y ait des gens comme Jean qui prennent leur vie en main en cherchant leur famille allemande ainsi qu'en adhérant à une des deux associations Cœurs sans Frontières ou l'A.N.E.G. Bien que la majorité de la population pense qu'aujourd'hui, on ne puisse plus rien faire pour ces enfants nés durant la Seconde Guerre mondiale ; ce n'est pas la vérité! J'aimerais souligner que, même si les enfants de la guerre sont âgés de nos jours, une majorité souffre encore de son passé. Ils ont besoin d'être acceptés et d'avoir la possibilité de parler de ce qu'ils ont vécu. Écoutons leur histoire et faisons connaître leur destin pour que tout le monde sache qu'ils ne valent pas moins que nous et que ce qu'ils ont subi était injuste. Souvenons-nous en pour mieux comprendre!

_

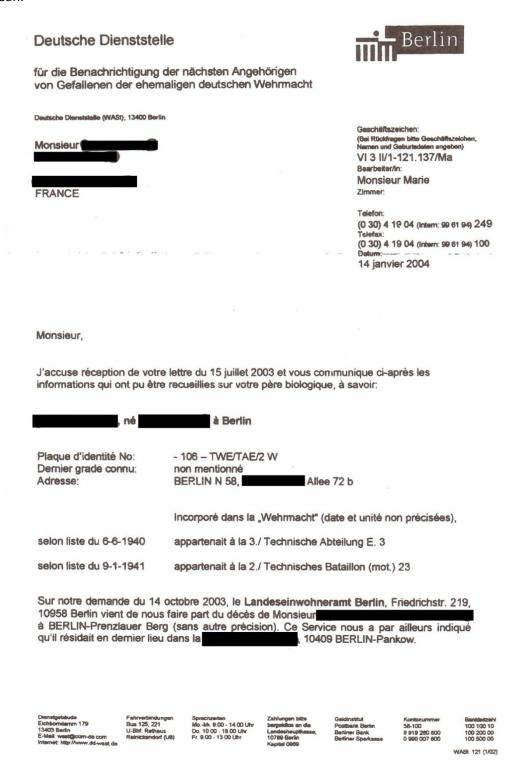
³¹ Film: *betrifft. Besatzungskinder*. Traduction: Es gab Sieger und Besiegte nach dem Krieg. Bei den Besatzungskindern gab es nur Verlierer.

8 Remerciements

En premier lieu, j'aimerais remercier Jean, puisque sans lui, mon travail de maturité n'aurait pas été possible. Son histoire était très captivante et il a répondu avec patience et précision à toutes mes questions. Un grand merci aussi à mon conseiller Philipp Schönenberger qui était tout au long de la réalisation à mes côtés pour m'aider et discuter du chemin à suivre. La société de production de programmes télévisés *Sunset Presse* et la chaîne télévision *Südwestrundfunk* ont eu la gentillesse de me mettre leurs productions à disposition. En outre, je suis reconnaissante envers toutes les personnes m'ayant donné leur avis sur les enfants de la guerre. Et finalement, ce travail ne serait pas tel qu'il est sans le soutien de ma famille et de mes amis. Je vous remercie de tout mon cœur !

9 Annexes

Annexe 1 : La lettre de la WASt (Deutsche Dienststelle für die Benachrichtigung der nächsten Angehörigen von Gefallenen der ehemaligen deutschen Wehrmacht) indiquant à Jean le décès de son père ainsi que son dernier domicile à Berlin. Ce document est mis à disposition par Jean.



Suche nach Geschwistern



Hans

Foto: pv

Prenzlauer Berg. Jean kommt aus Frankreich und sucht in Deutschland seine Halbgeschwister. Sein Vater war der deutsche Soldat Hans von dessen Existenz er lange nichts wusste. Jean's Vater verstarb am 29. Dezember 1990. Für den Sohn ist es sehr wichtig, nun das Grab seines Vaters zu kennen. Zu wissen, wo sich das Grab befindet, kann für ihn den Abschluss einer langen Suche bilden. So kann er endlich Abschied nehmen. Hans wurde am 22. Juni 1907 in Berlin geboren, wo er Zeit seines Lebens wohnte. Als er 1943 Jean's Mutter kennen lernte, wohnte er in der Allee 72 b. Er hat noch zwei Töchter (1946 und 1958 geboren). Mit der zweiten Tochter und ihrer Mutter lebte er damals in der straße 11. Seine letzte Adresse war die straße 28. Wer Jean bei der Suche nach seinen Halbschwestern und dem Grab seines Vaters helfen kann, meldet sich bitte bei der Lokalredaktion. ik

Annexe 2:

L'article Recherche des sœurs du journal Berliner
Abendblatt, publié le 9 juillet 2011. Jean cherchait
encore, il ne savait pas qu'il n'avait qu'une sœur à la
place de deux.

La photo de Hans a été prise en juillet 1943.

Traduction:

Recherche des sœurs

Prenzlauer Berg. Jean vient de France et cherche ses demi-sœurs en Allemagne. Son père était le soldat allemand Hans dont il ne connaissait pas l'existence pendant longtemps. Le père de Jean est décédé le 29 décembre 1990. Pour le fils, il est très important de connaître la tombe de son père. De découvrir où se trouve la tombe peut amener la fin de longues recherches. Ainsi, il pourrait enfin faire ses adieux. Hans est né le 22 juin 1907 à Berlin où il a habité pendant toute sa vie. Quand il rencontra la mère de Jean en 1943, il habitait Allee 72 b. Il a encore deux filles (nées en 1946 et 1958). Avec la deuxième fille et sa mère, il habitait autrefois Strasse 11. Sa dernière adresse était Strasse 28. Celui qui peut aider Jean à retrouver ses demi-sœurs ainsi que la tombe de son père est prié de prendre contact avec la rédaction locale.

10 Bibliographie

Études :

- Belot, Robert et Sick, Klaus-Peter. (2011). La Seconde Guerre mondiale pour les nuls.
 Paris: Éditions First-Gründ.
- Gross, Christophe. (2009). Schweizer Geschichtsbuch, Band 3. Berlin: Cornelsen Verlag.
- Jk. (2011, 9 juillet). Suche nach Geschwistern. Berliner Abendblatt. 3.
- Picaper, Jean-Paul et Norz, Ludwig. (2004). Enfants maudits. Paris: Éditions des Syrtes.
- Schläpfer, Rudolf et Boesch, Joseph. (2007). Weltgeschichte, Von der Aufklärung bis zur Gegenwart. Zürich: Orell Füssli Verlag.
- Virgili, Fabrice. (2009). *Naître ennemi*. Paris: Éditions Payot & Rivages.

Films:

- Dickbertel, John. (2010, 19 mai). betrifft. Besatzungskinder. SWR.
- Weber, Christophe et Truc, Olivier. (2003, 13 mars). Enfants de Boches. France 3.

Site internet:

 CLIO. Histoire, femmes et sociétés. Virgili, Fabrice. (2005) Les « tondues » à la Libération: le corps des femmes, enjeu d'une réappropriation. Consulté le 27 décembre 2012.

URL: http://clio.revues.org/518?&id=518

Photos de couverture :

- A.N.E.G. Histoires vraies. Consulté le 2 janvier 2013.
 - URL: http://anegfrance.free.fr/ENGUER0B.HTM
- Cœurs sans Frontières: Recherches. Consulté le 2 janvier 2013.
 URL: http://www.coeurssansfrontieres.com/index.php?option=com_content&view=article&id=15&Itemid=40&lang=fr
- Picaper, Jean-Paul et Norz, Ludwig. (2004). Enfants maudits. Paris: Éditions des Syrtes.
 Photos encartées.

Images:

- 1 La propagande et l'ennemi. Consulté le 9 novembre 2012.
 URL: http://propagandetpe.e-monsite.com/pages/la-propagandeallemande.html#page3
- 2 Fille de Boche. Consulté le 2 janvier 2013.
 URL: http://leplus.nouvelobs.com/contribution/214055-mon-grand-pere-etait-un-soldat-allemand-et-ma-mere-une-enfant-de-la-honte.html

11 Déclaration sur l'honneur

Moi, Danielle Fehr, je confirme en apposant ma signature que j'ai composé mon travail de maturité de manière autonome, que le concours d'autres personnes était limité à la consultation et à la correction et que tous les informateurs sont représentés. Je sais que le travail est la propriété du lycée et qu'une publication ou une transmission nécessite un agrément de l'auteur, du conseiller et de la direction de l'établissement scolaire.

Saint-Gall, le 4 février 2013